

Hélie Denoix de St Marc

suite

A son retour de Buchenwald, Denoix de St Marc essaie d'oublier l'enfer nazi... Trois ans après les camps, il a refait surface mais profondément meurtri, il décide de combattre cette douleur par une rage de vivre et un goût du défi... Volontaire pour l'Indochine, il s'embarque, en septembre 1948, pour son premier séjour dans cette Asie, dont il gardera un souvenir indélébile.

Il y connaîtra une drôle de guerre «la guérilla» contre un ennemi insaisissable «les Viets» tantôt dans les rizières, tantôt dans la jungle tropicale, dont les troncs géants enserrés par des lianes enchevêtrées, les sous-bois inextricables, la faune angoissante, ajoutent à la cruauté d'une guerre implacable. On vit et on meurt dans ces postes qui longent la route RC4 en plein pays Thao, on voit mourir ses camarades et ses légionnaires, autour de Cao Bang, de Dong Khé, et quand on bat en retraite, comme à Ta Lung, on abandonne toute une population fidèle et ralliée à la France, à la vengeance des Viets qui la massacrent sans pitié. Aux horreurs de la guerre, s'ajoute le remords personnel d'avoir été parjure.

Par trois fois, Hélie de St Marc retournera en Indochine, après quelques mois de permission passés en France. Il en reviendra définitivement après les accords de Genève, transformé, vieilli, amer... il y a laissé sa jeunesse et l'idéal de ses 15 ans. Ayant accumulé les épreuves et les contradictions de la France depuis le désastre de 1940, il ressent avec amertume cette nouvelle humiliation de la défaite, après cette guerre cruelle et sanglante, jalonnée de combats difficiles parfois victorieux et toujours sans merci. Au fond de lui-même, il garde l'atroce regret de cette évacuation de Ta Lung, cette trahison personnelle qui l'habitera désormais... cela le marquera à jamais et expliquera son attitude dans le drame algérien.

Hélie Denoix de St Marc débarque du «Pasteur» en Algérie avec ses compagnons légionnaires en janvier 1955. Pour lui, ce pays évoque «la brûlure du soleil le long des murs blancs, le café très fort, les galettes craquantes, les boulevards bordés d'orangers». Mais le 1er BEP débarque à Oran un jour de pluie sur une mer grise triste à mourir. Après quelques jours de

quarantaine, des camions conduisent le bataillon jusqu'à Zéralda, à 20 km d'Alger sur la route côtière, c'est un camp militaire de transit occupé par les troupes alliées durant la guerre, puis par l'armée française, avant d'être laissé à l'abandon. Les légionnaires ont vite fait de remettre de l'ordre dans les vieux baraquements et quand après une semaine de grisaille, l'aube se lève sur un ciel pur, presque bleu nuit, Hélie de St Marc retrouve les sortilèges de ce pays de passions soudaines et généreuses, où «demain est toujours un autre jour». La fin de l'hiver 55 est consacrée pour le 1er BEP à l'entraînement que dirige d'une main de fer le commandant Jeanpierre, un autre héros, dur et exigeant envers les autres comme envers lui-même; lui aussi a été déporté (Mouthausen) lui aussi, a «fait» l'Indochine, l'évacuation de Cao Bang d'où il réussit à échapper avec seulement 23 rescapés du déferlement Vietminh, à travers la jungle. Jeanpierre voulait forcer ses hommes à se dépasser eux-mêmes, il provoqua le dévouement et l'admiration de ses officiers et de ses soldats. En quelques semaines, il fait du 1er BEP un instrument militaire de premier ordre que l'état major envoie, en avril 55, dans les Aurès. La compagnie de St Marc rejoint une maison forestière à Bouhamama, au sud-est de Kenchela, avec pour mission de contrôler un secteur de montagne où se cachent quelques bandes du FLN. «Les parachutistes se familiarisent avec les rocs de pierre friable, les étendues sans vie, sans eau, juste le vent et la poussière, mais remplies d'yeux invisibles ceux des bergers et des feux qu'ils allument à chaque mouvement de troupe».

St Marc découvre une Algérie inconnue, misérable, il prend contact avec les bachagas et les caïds du coin, il essaie de les gagner à la France, les plus courageux acceptent et paieront de leur vie leur fidélité au drapeau français. En juillet 55, le 1er BEP rejoint Tebessa, l'ancienne ville romaine à la frontière de la Tunisie. Les opérations de parachutistes se poursuivent souvent dans les monts de Nementcha, il faut traquer les combattants du FLN, accrochés au terrain familier, et qui mènent une guerre d'embuscades, de raids et d'actions symboliques. Le 1er BEP, rôdé par

les combats indochinois, domine cette guérilla mal armée et peu entraînée. Le terrain hostile, la chaleur écrasante des montagnes ruisselantes de soleil, éprouve les hommes, mais grâce à l'entraînement intensif du commandant Jeanpierre, le 1er BEP se révèle d'une grande efficacité. Après un an à la tête de la 3ème compagnie du bataillon, de St Marc, s'affirme comme un chef de qualité, ayant su s'entourer d'officiers et sous-officiers, il atteint désormais la maîtrise de son métier.

Les paras doivent couper la route des groupes FLN qui traversent la frontière tunisienne pour s'enfoncer en Algérie. Les engagements se succèdent à Djébel Onk, Bou Djallah, Oued el Hallail, Djeurt et tant d'autres. Le soir, la compagnie installe son bivouac sur les pentes surdes de Nementcha, vers El Oued, là où le massif domine le Sahara; le crépuscule d'or et de cuivre abat son ombre sur le désert, les légionnaires allument leurs feux et organisent les tours de garde, le silence tombe dans l'air pur du Sahara. Hélie de St Marc pense à Bournazel, à Charles de Foucauld, il succombe au charme des nuits du désert, bleues d'étoiles!

En septembre 55, le 1er BEP devient un régiment: le 1er REP, et au printemps 56 rejoint Zéralda qui devient son camp de base, prêt à intervenir dans l'Atlas blidéen, les gorges de Palestro, sur la route de Constantine, il intervient par hélicoptères et accapare peu à peu les actions d'assaut, les vrais combats, laissant aux troupes régulières le soin de quadriller le terrain. Le 1er REP constitue «une sorte d'état dans l'état», ensemble très performant avec un esprit d'équipe et une grande complicité, un peu déjà à part des autres!

Entre deux opérations, St Marc et ses camarades séjournent à Alger, se promènent sur les boulevards, sous les voûtes du port, se délectent de poissons grillés de la Pêcherie, prennent un verre à la Cafétéria ou à l'Otomatic. St Marc a des contacts avec les "Pieds-Noirs" qu'il commence à mieux connaître, il admire leur enthousiasme de pionniers et la mise en valeur de l'Algérie moderne. Il constate que la plupart d'entre eux ne jouissent pas d'énormes fortunes, comme on le croit en France, et que

leur niveau de vie est souvent bien inférieur à celui des Français de métropole, mais tous, de droite comme de gauche, ont un engagement passionnel, un attachement charnel, viscéral à leur pays. Lui aussi s'attache à cette terre chaleureuse où l'air embaume et où se côtoient la Bible, le Talmud et le Coran dans une même ferveur

A l'automne 56 éclate l'affaire de Suez. Le président égyptien Nasser, en nationalisant le canal, a provoqué la colère de la Grande-Bretagne, à laquelle se sont joints Israël et la France qui estime que Le Caire demeure le principal soutien du FLN. Une opération conjointe se dessine, destinée à renverser le régime de Nasser, libérer le canal de Suez et stopper l'aide étrangère aux rebelles. Les paras accueillent avec enthousiasme cette intervention classique et le 6 au matin au large de Chypre, la 3ème compagnie du 1er REP rejoint «le Foudre» un bateau chargé d'engins amphibies qui les emmène à 2 km des côtes égyptiennes d'où ils rejoignent la terre. En 10 minutes, les paras occupent leurs objectifs sur le terrain il ne reste que, quelques uniformes égyptiens, des munitions et des armes abandonnées. Les hommes se regroupent sur la rive est du Canal en face de Port Saïd; en fin d'après-midi, les paras reçoivent l'ordre de franchir le canal et de s'incorporer à la colonne offensive de Massu. Mais le premier contre-ordre arrive «on attend demain». Après une nuit tranquille, St Marc et ses compagnons apprennent le «cessez le feu». Sous la pression de l'URSS et des USA, la France doit renoncer, lâchée par la Grande Bretagne. Pour les paras, le coup est terrible; furieux ils rejoignent leur cantonnement provisoire et ruminent leur colère, tandis que Radio le Caire «célèbre la victoire de Nasser et l'écrasement des troupes franco-britanniques».

Le 1er REP rentre à Alger, les soldats sont penauds et démoralisés et sur-

tout amers, une fois de plus l'armée se sent humiliée, victime des «politiques».

En 1957, le 1er REP reçoit l'ordre de gagner Alger en proie au terrorisme: 112 attentats ensanglantent la capitale pour le seul mois de Janvier. De St Marc quitte la 3ème compagnie et se voit affecté comme chef de cabinet, attaché de presse auprès du Général Massu. Celui-ci est chargé de réprimer le terrorisme car les attentats succèdent aux attentats: ceux de l'Otomatic, de la Cafétéria, du Ruisseau, du Stade d'El Biar; Alger vit entre les explosions et les hurlements des sirènes... il faut employer les grands moyens: rue après rue, quartier après quartier, les paras reprennent le contrôle de la Casbah où les chefs terroristes se cachent et tombent les uns après les autres. Les attentats reculent.... Alger respire.... Sa bataille est achevée avec la mort d'Ali la Pointe. La victoire des paras fait de Massu, Bigeard, Jeanpierre, St Marc de véritables héros pour les Pieds-Noirs.

Entre temps, St Marc est tombé amoureux d'une jeune femme de 23 ans: Marie Antoinette de Chateauboudeau (dite Manette) fille d'un commandant de cavalerie en poste à Maison-Blanche. Sa gaieté, sa jeunesse, sa sérénité lui redonnent goût à la vie. Il l'épousera en septembre 57 à Neustadt dans la région du Harz où le père de Manette a été muté. Ironie du sort «après avoir été déporté à Buchenwald je me suis retrouvé commander des légionnaires presque tous d'origine allemande, et je me suis marié à quelques dizaines de kilomètres du camp de Langenstein».

Après la bataille d'Alger, le général Massu se lance dans une grande opération de pacification autour de la capitale, incluant la plaine de la Mitidja, tandis que le FLN et le MNA de Messali Hadj s'affrontent en une guerre fratricide, dont la tuerie de Melouza

reste le symbole sanglant avec la «nuit noire» de la Soumman où le sinistre Amrouche se distingua.

Du côté français les esprits militaires s'échauffent, les imprécations de Michel Debré dans le «Courrier de la colère» trouvent un écho fantastique chez les officiers les plus en pointe, on sent une odeur d'insurrection, tandis que les combats continuent dans l'est constantinois, sous la férule du commandant Jeanpierre qui réussit à détruire les unités de l'ALN (il mourra en opération le 28 mai devant Guelma).

Le 13 mai 1958, l'insurrection éclate, les locaux du Gouvernement général sont mis à sac, les Algérois déferlent sur le Forum, cœur politique et administratif de la cité. Les comités de Salut Public se créent. Ambiance extraordinaire au cœur d'Alger, où tout le monde scande «Algérie Française» au milieu des klaxons des voitures.

Le 16 mai, encadrés par des dizaines de militaires, des milliers de musulmans montent vers les quartiers européens, et ce sont alors des scènes de fraternisation extraordinaires entre les deux communautés dans un véritable délire méditerranéen.

«J'ai vraiment pleuré, écrit Denoix de St Marc, je n'ai pas honte de le dire, en voyant ces hommes déferler sur la place dans le soleil de cet après-midi de mai.... je crois que ces heures ont été déterminantes pour ce qui a été ensuite nos engagements et notre rebellion... quand on a vu cela, il était impossible de l'oublier». Les musulmans défilant derrière la bannière de l'Algérie française, représentaient en tout cas pour St Marc la justification de trois années de guerre parfois atroce.

Et de Gaulle arriva le 4 juin 1958... c'est le fameux «je vous ai compris» et à Mostaganem «Vive l'Algérie française».

Et pourtant déjà l'ambiguïté commence... Nous savons trop hélas! où elle nous a menés.

BENDER
(à suivre)